

ROYAL BAKING POWDER

PROCES DREYFUS

Suite de la déposition de M. Bertillon.

Vive discussion entre le général Mercier et le capitaine Freystaetter.

Pressé Associé.

Rennes, 26 août.—La sixième séance de la troisième semaine du procès en révision du capitaine Alfred Dreyfus, accusé de trahison, a commencé, ce matin, au Lycée.

M. Bertillon, chef du département anthropométrique de la préfecture de police, reprend son témoignage interrompu, hier, par l'ajournement de la cour.

M. Bertillon témoigne en qualité d'expert et explique pour quelles raisons il croit que Dreyfus est l'auteur du fameux bordereau sur lequel repose toute l'accusation.

La singularité des démonstrations de M. Bertillon provoque les rires de l'assemblée. Mais les juges écoutent avec beaucoup d'attention ses démonstrations qui se terminent à 8 heures 30 du matin.

Il s'écrit d'un ton déclamatoire, en finissant :

« Je suis convaincu que l'auteur du bordereau est le prisonnier qui est assis là. »

Dreyfus l'a écouté sans broncher, mais avec une expression évidente de dédain. Ce dédain se manifeste encore davantage, quand Me Demange lui présente un papier que M. Bertillon a soumis aux juges, comme preuve convaincante de la culpabilité de l'accusé.

Le prisonnier l'examine quelques minutes, puis il le rend en disant les épaules et sans mot dire.

Il se passe une scène dramatique à la fin de la séance. Me Labori, premier avocat de la défense, avait demandé que le Capt. Freystaetter qui était membre de la cour martiale de 1894, laquelle a condamné Dreyfus, fût appelé pour contredire la déposition du colonel Maurel qui présidait alors la cour et a témoigné qu'il n'avait vu qu'un des documents du dossier présentés, à cette occasion, à la cour martiale.

Le capitaine, qui est un fort bel homme et a une physionomie bonnête, monte sur la plateforme d'un pas ferme et d'un air décidé.

Il raconte comment sa conviction s'est formée par le témoignage des experts en écriture après la déposition du colonel du Paty de Clam; puis, continuant, je dois ajouter, dit-il, que j'ai été légèrement influencé en entendant la lecture du dossier secret.

On demande au témoin s'il n'a été lu qu'un document. Il répond que tous ont été lus. C'était une contradiction formelle de ce qu'avait déclaré le colonel Maurel. Me Labori demande la confrontation de major Freystaetter et du colonel. Ce dernier monte sur la plateforme, d'un air qui fait pitié.

—Comment expliquez-vous ceci, dit maître Labori? Le colonel acculé répond d'un ton fêlé :

« J'ai dit que je n'avais lu qu'un seul document; je n'ai pas dit qu'il n'en ait été lu qu'un seul. Cette déclaration provoque une explosion de rires indignés. Oh! fait-on, de toutes parts

Après que le silence est établi, le Capt. Freystaetter cite d'une voix claire les documents qui ont été lus. Il s'agit de documents qui ne les a pas seulement lus, mais qu'il les a commentés. Cela équivaut à dire que le colonel Maurel était un menteur. Le colonel jette un regard furieux sur le capitaine.

Celui-ci, cependant, ne se laisse pas intimider. Il parle franchement et sans crainte, d'un ton qui excite les sympathies de tous les auditeurs.

Le général Mercier demande à être entendu; il se place à côté de Maurel. L'attitude de ces deux hommes portant l'habit bourgeois fait un singulier contraste avec Freystaetter qui porte le joli uniforme de capt. d'artillerie, la poitrine couverte de médailles. La scène est saisissante.

Voici les détails des procédures : La réapparition sur l'éstrade de la cour martiale de M. Bertillon avec ses appareils, provoque une explosion d'hilarité.

Avant de continuer ses démonstrations, M. Bertillon répond aux commentaires qui ont été faits sur sa déposition d'hier.

« A propos de l'exclamation qu'a poussée hier le prisonnier : « Oh! le misérable! » le spécialiste déclare que si Dreyfus qui était resté jusqu'à la fin de la séance, n'est pas oublié alors, jusqu'à l'insulteur, c'est le résultat de l'agitation qu'il éprouvait, en voyant ses procédures de fabrication dévoilées.

« Ma démonstration extrêmement ingénieuse d'hier prouve l'exactitude de mon système, dit le témoin. »

M. Bertillon reprend alors l'exposition technique de son système, et il déploie ses cartes et ses plaques.

Ici, une répétition de la scène d'hier. Le prisonnier se ble être indifférent à ce qui se passe. Les juges et le conseil seuls essaient de suivre le spécialiste dans ses démonstrations des problèmes cryptographiques.

On entend le témoin dire, au milieu de ses démonstrations :

« Le système que j'ai l'honneur de vous exposer peut être remis sous vos yeux et si vous le désirez je reproduirai mes notes. »

Une explosion de rires se fait entendre quand le juge-président Jouaust lui répond : Oh! non! ne vous en donnez pas la peine.

M. Jaures, de la Chambre des Députés, qui est un ardent dreyfusard, manifeste son impatience. Mais on ne lui impose pas silence.

A un moment donné M. Bertillon s'embarrasse au milieu de son attirail.

Sa conférence faite d'un ton enjoué, funèbre, commence à fatiguer les juges qui n'y portent plus qu'une attention distraite.

Une des démonstrations est portée à Dreyfus qui l'examine avec soin; puis, il la rend, en levant les épaules, sans dire un mot.

M. Bertillon dit, en résumé : je comprends toute la responsabilité qui pèse sur ma conscience, quand je fais une déclaration aussi positive. Je déclare aujourd'hui comme je l'ai fait, en 1894, que le bordereau est l'œuvre du prisonnier, ici présent. (Sensation.)

Dreyfus écoute cette déclaration, sans s'émouvoir.

La Cour demande au témoin d'expliquer la ressemblance qui existe entre l'écriture du bordereau et celle d'Esterhazy.

Il répond que, depuis 1894, Esterhazy a pu étudier et imiter l'écriture du bordereau pour rendre possible la substitution de sa personne à celle du prisonnier.

A l'appui de sa théorie, M. Bertillon produit une nouvelle série de plaques qui, selon lui, prouvent la vérité de son hypothèse à l'égard d'Esterhazy.

« Deux ou trois fois, durant le trajet, elle se retourna et regarda les fenêtres de Michel. Comme les fenêtres étaient fermées, comme la chambre était dans une obscurité complète, elle ne put voir le pauvre homme. Quelques secondes après, elle disparut. Il pleura toute la nuit. Le matin, une lettre lui fut remise. Il reconnut l'écriture de Marie-Rose et son cœur s'attendrit. Il ouvrit l'enveloppe d'une main tremblante : « Que vous le voulez ou que vous vous y refusez, père, je vous écrirai tous les jours! » C'était tout. Mais il fallait si peu de chose pour consoler ce cœur attristé, que la lettre fut, ce jour-là, comme un rayon de soleil dans sa vie. Marie-Rose devait être partie. Toute la journée, elle la passait en chemin de fer. Elle ne pourrait donc pas écrire. Le lendemain, en effet, pas de lettre. La journée lui parut interminable. Le surlendemain, enfin, dans son courrier, il reconnut les petites pattes de mouche de son enfant. Avec quel trouble il lut ces protestations de tendresse! Il dut s'interrompre plusieurs

fois, car ses yeux étaient aveuglés par les larmes et il ne pouvait plus lire. Elle donnait son adresse. Il lui répondit aussitôt. Lui aussi, écrivait tous les jours. N'avait-elle pas emporté toute sa vie? La saison devenant dure, il retourna pour l'hiver au lac du Bourget. Mais là, il se retrouva plus isolé, plus abandonné qu'à Blanc-Chemin. Un mois s'écoula. On était en décembre. Régulièrement arrivaient les lettres de Marie-Rose et régulièrement Michel y répondait. Mais bientôt cela ne suffit pas à son impatience. C'était elle qu'il lui fallait, ces jolis yeux, ce gentil sourire, cette tendresse épanouie sur ce délicat visage. Il n'hésita pas longtemps. Deux jours après, lui-même était installé dans un hôtel, à Paris. Et déjà, à se retrouver ainsi plus près d'elle, il en était plus heureux. Comment faire pour se rapprocher de l'enfant? Il lui écrivit, sachant bien que ses lettres étaient écrites pour Frédéric et que jamais il ne devait les lire : « Je suis à Paris, Grand Hôtel. J'ai voulu vivre près de toi, pour te revoir de temps en temps. Ta-

che de m'en donner l'occasion. Je ne sais comment tu occupes tes journées et s'il te laisse libre... Ecris-moi et renseigne-moi... » Frédéric avait trouvé un emploi d'ingénieur dans la Compagnie des chemins de fer d'Orléans. Il venait de louer un petit appartement quai Voltaire, l'avait fait meubler coquettement et y était installé depuis quinze jours à peine avec Marie-Rose. Celle-ci se trouvait seule—libre par conséquent—la plus grande partie de la journée. Frédéric ne rentrait que vers six heures. Alors, ils dînaient, puis sortaient ensemble. Elle répondit à Michel : « Soyez demain chez vous, à trois heures, et attendez-moi. » Le lendemain, elle sortait, après le déjeuner, un peu émue de se trouver seule, pour la première fois, dans ce grand et tumultueux Paris qu'elle ne connaissait guère. Une voiture la conduisit au Grand Hôtel. Elle demanda M. Duplessy. Michel l'attendait; faisant les cent pas dans sa chambre. Enfin, elle entra. Ah! comme elles passèrent vite les deux heures pendant lesquelles l'enfant resta auprès de lui. Quand elle se leva pour partir, il s'écria : —Mais tu viens d'arriver!

Elle lui montra la petite montre, cadeau de Michel. —Et souriant... —Regardez... —C'est vrai... Quand reviendras-tu? —Quand vous le désirerez. —Mais, alors, demain, demain sans faute. —Demain soir... —Demain et tous les jours? —Demain et tous les jours, si cela se peut. —Tu m'aimes donc encore? —Oui, père, toujours. Ils se revirent, en effet, presque tous les jours. Tantôt Marie-Rose venait chercher Michel au Grand Hôtel, tantôt ils se donnaient rendez-vous en un coin de Paris où ils partaient ensuite pour se promener au hasard, lorsque le temps leur permettait de rester dehors. Lorsqu'il faisait trop froid ou qu'il pleuvait, ils entraient dans les musées et les églises, visitaient Paris en touristes, ou bien Michel ramenait la jeune fille dans sa chambre. Et là, au coin du feu, ils causaient jusqu'au moment où arrivait toujours trop vite—ou Marie-Rose était obligée de partir, afin d'être rentrée, quai Voltaire, avant Frédéric. Cette vie singulière, qui ressemblait à celle que se feraient deux amoureux obligés de cacher un amour coupable, dura pendant un mois sans que Frédéric en conçût des soupçons. Mais un jour qu'il passa par une voiture dans les Champs-Élysées, il aperçut tout à coup, sur le carrefour Marignan, ces deux silhouette de Michel et de Marie-Rose qu'il connaissait si bien. Il se pencha vivement, regarda et les reconnut. C'était bien son frère et sa sœur, la jeune fille. Comme il faisait un beau soleil, cette après-midi, ils remontaient lentement l'avenue. Marie-Rose appuyée au bras de Michel. Il se rejeta vivement dans le fond de sa voiture. On ne l'avait pas vu. Mais après quelques instants, il se pencha de nouveau. Marie-Rose avec Michel! Michel à Paris! Ces rendez-vous mystérieux, autant de rêves de son imagination. —Vision! Folie! murmura-t-il. Cependant! Il voulut en avoir le cœur net et donna ordre au cocher de revenir sur ses pas. Il lui fut impossible de les rencontrer de nouveau. Que faire pour s'assurer de la vérité? Retourner quai Voltaire, s'assurer que Marie-Rose était absente! C'est ce qu'il fit. Mais, en chemin, que de réflexions, que de retours en arrière!

« Deux ou trois fois, durant le trajet, elle se retourna et regarda les fenêtres de Michel. Comme les fenêtres étaient fermées, comme la chambre était dans une obscurité complète, elle ne put voir le pauvre homme. Quelques secondes après, elle disparut. Il pleura toute la nuit. Le matin, une lettre lui fut remise. Il reconnut l'écriture de Marie-Rose et son cœur s'attendrit. Il ouvrit l'enveloppe d'une main tremblante : « Que vous le voulez ou que vous vous y refusez, père, je vous écrirai tous les jours! » C'était tout. Mais il fallait si peu de chose pour consoler ce cœur attristé, que la lettre fut, ce jour-là, comme un rayon de soleil dans sa vie. Marie-Rose devait être partie. Toute la journée, elle la passait en chemin de fer. Elle ne pourrait donc pas écrire. Le lendemain, en effet, pas de lettre. La journée lui parut interminable. Le surlendemain, enfin, dans son courrier, il reconnut les petites pattes de mouche de son enfant. Avec quel trouble il lut ces protestations de tendresse! Il dut s'interrompre plusieurs

fois, car ses yeux étaient aveuglés par les larmes et il ne pouvait plus lire. Elle donnait son adresse. Il lui répondit aussitôt. Lui aussi, écrivait tous les jours. N'avait-elle pas emporté toute sa vie? La saison devenant dure, il retourna pour l'hiver au lac du Bourget. Mais là, il se retrouva plus isolé, plus abandonné qu'à Blanc-Chemin. Un mois s'écoula. On était en décembre. Régulièrement arrivaient les lettres de Marie-Rose et régulièrement Michel y répondait. Mais bientôt cela ne suffit pas à son impatience. C'était elle qu'il lui fallait, ces jolis yeux, ce gentil sourire, cette tendresse épanouie sur ce délicat visage. Il n'hésita pas longtemps. Deux jours après, lui-même était installé dans un hôtel, à Paris. Et déjà, à se retrouver ainsi plus près d'elle, il en était plus heureux. Comment faire pour se rapprocher de l'enfant? Il lui écrivit, sachant bien que ses lettres étaient écrites pour Frédéric et que jamais il ne devait les lire : « Je suis à Paris, Grand Hôtel. J'ai voulu vivre près de toi, pour te revoir de temps en temps. Ta-

che de m'en donner l'occasion. Je ne sais comment tu occupes tes journées et s'il te laisse libre... Ecris-moi et renseigne-moi... » Frédéric avait trouvé un emploi d'ingénieur dans la Compagnie des chemins de fer d'Orléans. Il venait de louer un petit appartement quai Voltaire, l'avait fait meubler coquettement et y était installé depuis quinze jours à peine avec Marie-Rose. Celle-ci se trouvait seule—libre par conséquent—la plus grande partie de la journée. Frédéric ne rentrait que vers six heures. Alors, ils dînaient, puis sortaient ensemble. Elle répondit à Michel : « Soyez demain chez vous, à trois heures, et attendez-moi. » Le lendemain, elle sortait, après le déjeuner, un peu émue de se trouver seule, pour la première fois, dans ce grand et tumultueux Paris qu'elle ne connaissait guère. Une voiture la conduisit au Grand Hôtel. Elle demanda M. Duplessy. Michel l'attendait; faisant les cent pas dans sa chambre. Enfin, elle entra. Ah! comme elles passèrent vite les deux heures pendant lesquelles l'enfant resta auprès de lui. Quand elle se leva pour partir, il s'écria : —Mais tu viens d'arriver!

Elle lui montra la petite montre, cadeau de Michel. —Et souriant... —Regardez... —C'est vrai... Quand reviendras-tu? —Quand vous le désirerez. —Mais, alors, demain, demain sans faute. —Demain soir... —Demain et tous les jours? —Demain et tous les jours, si cela se peut. —Tu m'aimes donc encore? —Oui, père, toujours. Ils se revirent, en effet, presque tous les jours. Tantôt Marie-Rose venait chercher Michel au Grand Hôtel, tantôt ils se donnaient rendez-vous en un coin de Paris où ils partaient ensuite pour se promener au hasard, lorsque le temps leur permettait de rester dehors. Lorsqu'il faisait trop froid ou qu'il pleuvait, ils entraient dans les musées et les églises, visitaient Paris en touristes, ou bien Michel ramenait la jeune fille dans sa chambre. Et là, au coin du feu, ils causaient jusqu'au moment où arrivait toujours trop vite—ou Marie-Rose était obligée de partir, afin d'être rentrée, quai Voltaire, avant Frédéric. Cette vie singulière, qui ressemblait à celle que se feraient deux amoureux obligés de cacher un amour coupable, dura pendant un mois sans que Frédéric en conçût des soupçons. Mais un jour qu'il passa par une voiture dans les Champs-Élysées, il aperçut tout à coup, sur le carrefour Marignan, ces deux silhouette de Michel et de Marie-Rose qu'il connaissait si bien. Il se pencha vivement, regarda et les reconnut. C'était bien son frère et sa sœur, la jeune fille. Comme il faisait un beau soleil, cette après-midi, ils remontaient lentement l'avenue. Marie-Rose appuyée au bras de Michel. Il se rejeta vivement dans le fond de sa voiture. On ne l'avait pas vu. Mais après quelques instants, il se pencha de nouveau. Marie-Rose avec Michel! Michel à Paris! Ces rendez-vous mystérieux, autant de rêves de son imagination. —Vision! Folie! murmura-t-il. Cependant! Il voulut en avoir le cœur net et donna ordre au cocher de revenir sur ses pas. Il lui fut impossible de les rencontrer de nouveau. Que faire pour s'assurer de la vérité? Retourner quai Voltaire, s'assurer que Marie-Rose était absente! C'est ce qu'il fit. Mais, en chemin, que de réflexions, que de retours en arrière!

« Deux ou trois fois, durant le trajet, elle se retourna et regarda les fenêtres de Michel. Comme les fenêtres étaient fermées, comme la chambre était dans une obscurité complète, elle ne put voir le pauvre homme. Quelques secondes après, elle disparut. Il pleura toute la nuit. Le matin, une lettre lui fut remise. Il reconnut l'écriture de Marie-Rose et son cœur s'attendrit. Il ouvrit l'enveloppe d'une main tremblante : « Que vous le voulez ou que vous vous y refusez, père, je vous écrirai tous les jours! » C'était tout. Mais il fallait si peu de chose pour consoler ce cœur attristé, que la lettre fut, ce jour-là, comme un rayon de soleil dans sa vie. Marie-Rose devait être partie. Toute la journée, elle la passait en chemin de fer. Elle ne pourrait donc pas écrire. Le lendemain, en effet, pas de lettre. La journée lui parut interminable. Le surlendemain, enfin, dans son courrier, il reconnut les petites pattes de mouche de son enfant. Avec quel trouble il lut ces protestations de tendresse! Il dut s'interrompre plusieurs

E. J. LOUAPRE, VENTE EN GROS, D'Articles en Soie, Draperies, Verres et Porcelaines.

BALANCES HOWE et du Noir, EMMAELINE P. D. Q., 233 RUE DECATUR, Nouvelle-Orléans, La.

MAGASIN DU BON MARCHÉ, 318 Rue Royale, F. ADRIEN BRUNET, HORLOGER, BIJOUTIER JOAILLIER.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHATELAIN, 446-58-1, CHATELAIN, 446-58-1.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

CHEMINS DE FER, Chemins de fer Louisville & Nash ville.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.